

KINO

# Pop goes Politik

**Halb Zorro, halb Bakunin:  
In "V for Vendetta" macht  
ein verummter  
Superheld Jagd auf  
seine Erzeinde und ein  
faschistisches Regime.**

"Ein kontroverser Film in einer Zeit voller Kontroversen. Er wird die Menschen zum Nachdenken bringen." Produzent Joel Silver war sich der Dringlichkeit seiner Mission bewusst, als er "V for Vendetta" auf der Berlinale vorstellte. Und, behandelt der Streifen nicht wirklich Themen, die uns auf den Nägeln brennen? Folterskandale, Einschränkungen bürgerlicher Freiheiten, Manipulation durch Neocons und gleichgeschaltete Medien, Angst vor Terroranschlägen und Vogelgrippe? Und provoziert er nicht mit seiner politisch unkorrekten Legitimierung terroristischer Gewalt? Ist der Terrorist des einen etwa der Freiheitskämpfer des anderen? Zumindest vordergründig gibt sich "V for Vendetta" als gewagte Reflektion über gegenwärtige Bedrohungen, die ins düstere London des Jahres 2020 projiziert werden.

Unter der Führung des Diktators Sutler (John Hurt mit klassischem Hitlerscheitel) hat sich das Vereinigte Königreich zu einem faschistischen Polizeistaat entwickelt. Während die Bevölkerung über Riesenscreens indoktriniert wird, landen Angehörige ethnischer und sexueller Minderheiten in Konzentrations-

lagern und werden bei der Entwicklung von Biowaffen als Versuchskaninchen missbraucht. Bei einem Brand entkommt jedoch eine der Testpersonen und macht Jagd auf die Folterknechte in Weiß und das hinter ihnen stehende Regime. Sein entstelltes Gesicht versteckt der mysteriöse Rächer hinter einer grinsenden Maske, seinen Namen verbirgt er hinter einem Emblem - einem roten "V".

Nicht umsonst klingt manches bekannt: Dem Film liegt

die gleichnamige Comicserie aus den Achtzigern zugrunde, deren Autoren John Lloyd und Alan Moore sich ihrerseits von George Orwells "1984" inspirieren ließen. Moore hat sich inzwischen von der Verfilmung distanziert, da diese - seiner Ansicht nach - die moralisch ambivalente Figur des maskierten Rächers völlig undifferenziert zum Helden umwertet. Mit dem visionären Scharfsinn und politischen Bewusstsein eines George Orwell haben Regisseur James McTeigue und die an der Produktion beteiligten Wachowski-Brüder ohnehin nicht viel am Hut. Für Orwell war die Kunstform dystopischer, also anti-utopischer, Fiktion kein Selbstzweck. Er bediente sich ihrer, um Kriegsergebnis-

se greifbar darzustellen und seinen Lesern die Mechanismen real existierender totalitärer Systeme vor Augen zu führen. Dagegen wird das kritische Moment, das "V for Vendetta" im Ansatz hat, durch die Verlagerung der Problematik in ein völlig unrealistisches Niemandsland abstruser Science-Fiction, entschärft.

Letzten Endes steht hinter der arg überladenen Story bloß das um anarchistisches Gedankengut und allerlei Popkultur angereicherte Leitmotiv der Matrix-Trilogie: Einem messianischen Superhelden obliegt es, die Menschheit von ihrer Verblendung zu befreien und zu ihrem Heil zu führen. Dabei zischen, in Choreographien ungemein ästhe-

tisch inszenierter Gewalt, Kugelschwärme und Messerklingen über die Leinwand. Das blutige Ballett gipfelt in der Apotheose des Helden, der dem feindlichen Kugelhagel standhält und dann alle Gegner virtuos abmurkst.

Gelinde gesagt, ist die Botschaft des Films - Legitimierung terroristischer Gewalt im Interesse einer stummen Masse - nicht nur sehr diskutabel. Sie wird zudem durch die Psychologisierung der Figuren in den Hintergrund gedrängt. Was als Gesellschaftskritik beginnt, endet als sentimentale Romanze, wenn Evey (Natalie Portman mit Märtyrerglatze) in der nach Vergeltung dürstenden Kampfmaschine doch noch menschliche Gefühle weckt.

Anstatt "V for Vendetta" ernst zu nehmen, tut man besser daran, sich an den vielen Genrezitaten zu berauschen. "Zorro", "Batman", "Das Phantom der Oper", Kubricks "Clockwork Orange" und Dreyers "Passion der Jeanne d'Arc": Der Streifen jongliert mit einer Fülle an Bezügen und unterschwelliger Symbolik. Heraus kommt ein postmodernes Spektakel, eine Bilderorgie aus Glamour und Trash. Zum Nachdenken bewegt "V for Vendetta" damit weniger. Eher zum Schmunzeln.

Gilles Bouché



Rebel without a cause: In "V for Vendetta" unterliegt die Theorie der brutalen Praxis.

Im Utopolis

CHANSON FRANÇAISE

# Le fou du pavillon

**Avec la régularité  
d'une horloge suisse,  
il répand ses versets  
français sur  
le monde entier.  
Thomas Fersen en  
surprendra plus d'un.**

Pour l'état-civil, il ne s'appelle ni Thomas, ni Fersen et, selon certaines biographies qui lui sont consacrées, ce serait à la fin des années 80, au retour d'un voyage en Scandinavie, que cet authentique titi, natif de Ménilmontant, aurait choisi un nom d'artiste qui fleure bon les mystères et les délices du grand nord. Parallèlement, d'autres sources rapportent qu'après avoir associé le véritable patronyme familial à deux - défunts - groupes de rock, les "UU" puis les "FF" (Figure of Fun), père et fils auraient, à l'initiative du premier, plutôt inventé cette identité fictive afin de préserver le papa (employé de banque), la maman (infirmière) et les deux sœurs de l'apprenti-saltimbanque du qu'en-dira-t-on et, accessoirement, des contraintes médiatiques liées à un hypothétique vedettariat du fiston ... On notera à cet égard que les précautions paternelles s'avèreront des plus judicieuses.

Puisque, après avoir commencé par enregistrer, en 1988 et 1990, deux 45 tours passés totalement inaperçus, ou presque, Thomas Fersen accèdera, début 1993 et quasiment du jour au lendemain,

à la notoriété avec un premier et très fameux album intitulé "Le bal des oiseaux". La critique salue alors la révélation d'un artiste novateur, rafraîchissant et décalé, qui, pour faire court, marie l'inspiration sans tabous d'un Trenet à la poésie d'un Prévert et à l'inventivité musicale d'un Higelin.

Stoïque dans le tourbillon des félicitations et des récompenses (une "Victoire de la musique" et un prix "Talent" remportés en 1994), l'œil mi-éteint, mi-rieur, l'intéressé répond obligeamment aux sollicitations des médias, expliquant avec sérieux qu'avant d'être auteur-compositeur-interprète et arrangeur de ses propres œuvres il a étudié l'électronique et exercé sans passion notable divers petits boulots "alimentaires". Il confesse avoir beaucoup recouru et de continuer à beaucoup recourir au dictionnaire de rimes pour écrire ses textes et conclue que si le succès lui sourit, c'est probablement parce qu'il a toujours su adapter son physique à l'emploi: "Quand je montais des câbles, j'avais une tête de câbleur, maintenant que je chante, eh bien ... j'ai une

tête de chanteur!". Voilà le condensé du pragmatisme et de l'humour fersenien.

Mais, sous des dehors nonchalants et quelque peu trompeurs, Thomas Fersen fait en réalité partie des gros travailleurs du métier. C'est ainsi que depuis 1993 et avec une belle régularité, il gratifie tous les deux ans son public d'un nouvel album dont chacune des chansons vient compléter l'indescriptible

puzzle poético-baroque et le bestiaire incongru dont Fersen s'est fait la spécialité, à seul titre d'exemple: "Dugenu", "Monsieur", "Louise", "La blatte", "Saint-Jean-Du-Doigt" ou "Les malheurs du lion", sont, entre autres pépites d'écriture et d'interprétation, autant de (mini-)romans noirs et de (micro-)films grinçants qui en disent long sur l'art de leur concepteur à accommoder, avec malice et humanité,

les ingrédients du quotidien. Le dernier album de Thomas Fersen, "Le pavillon des fous", paru en 2005, ne déroge d'ailleurs pas à la règle, si ce n'est, d'après les exégètes, la noirceur accentuée de certaines chansons ("Hyacinthe", "Maudie" ou "Mon iguanodon"). Dans lesquelles l'auteur livrerait quelques éléments de son enfance parisienne. Faute d'expertise suffisante, nous ne prendrons pas parti en la matière mais on ne saurait trop recommander aux amateurs d'aller en juger sur pièces puisque Thomas Fersen donnera un unique récital, construit pour partie autour des titres de son dernier album, ce weekend.

Michel Depoulain



Oeil moqueur, s'il en est ... Thomas Fersen est le mystery man le plus doué de la scène française du moment.

Ce samedi, 8 avril à  
la Philharmonie,  
Luxembourg.